

**Le Conseil de Fondation et tous les  
collaborateurs du GIPRI vous présentent leurs  
bons vœux pour l'année 2015.**

**Qu'elle vous apporte santé, bonheur et joie !**

\* \* \*

*La paix n'est pas l'absence de guerre, c'est une  
vertu, un état d'esprit, une volonté de  
bienveillance, de confiance, de justice.*

*Baruch Spinoza 1632 - 1677*

## **EDITORIAL**

Telle qu'entendue au GIPRI, la recherche pour la paix est pensée pour l'action. L'irénologue (le terme consacré, formé sur une terminologie grecque iréné = la paix et logo = étude, évite l'anglais *peace researcher*) se pose des questions sur les conflits en cours, met en question les certitudes établies, souvent au bénéfice des dominants.

S'interroger sur les discours et les faits est la première tâche du chercheur. Il le fait pour y voir clair lui-même d'abord, pour éclairer le décideur politique et le citoyen ensuite. Sans pouvoir, le chercheur n'est pas sans influence. Une difficulté est de parler simplement de questions toujours – et souvent de plus en plus - complexes.

Cette Lettre du GIPRI invite à de telles interrogations et recadrages.

Le drame humain (plutôt que la catastrophe « humanitaire ») que constitue l'épidémie Ebola conduit Jacques Dubochet à s'interroger sur la responsabilité du chercheur en virologie dans la conduite d'expériences qui doivent concilier liberté et responsabilité, éthique et politique.

La note de lecture de Jacques Diezi sur le dernier livre de notre ami Georges Corm *Pour une lecture*

*profane des conflits* est l'occasion d'une salubre mise en cause de la rhétorique ambiante sur le retour du religieux et les conflits de civilisations.

Le conflit en et sur l'Ukraine invite le chercheur pour la paix à éviter l'embrigadement intellectuel, premier pas de la militarisation de l'esprit. Ses opinions ni ses affiliations ne le dispensent d'une nécessaire hauteur de vue. Il doit se dégager de la gangue des préjugés véhiculés par une terminologie insidieuse. Le seul terme d'« occidental » mérite commentaires. Sans parler de cette (im)posture qui consiste à réduire un peuple, un Etat, à son dirigeant pour mieux l'affaiblir ou le détruire. Cette manipulation remonte à la crise de Suez en 1956, qui mit en circulation l'équation Nasser = Hitler. Depuis nous avons eu Saddam = Hitler et même Poutine = Hitler. En attendant le prochain.

A la faveur de la célébration des 200 ans de relations diplomatiques entre la Suisse et la Russie, le GIPRI a entrepris un rapprochement entre chercheurs et journalistes russes et suisses autour du thème des stéréotypes respectifs, en liaison avec les enjeux effectifs. La vidéo de la séance d'ouverture de ce colloque est sous <http://www.gipri.ch> et les séances suivantes sont s o u s <http://www.gipri.ch/evenements/colloques> Cette lettre présente le programme du colloque et le résumé de ses travaux.

Le GIPRI reçoit pour trois mois un stagiaire en relations internationales de l'université de Bologne, Antonio Freddi. Nous invitons les institutions amies à lui réserver le meilleur accueil dans sa découverte de la Genève internationale. A toutes et à tous, le Conseil de Fondation du GIPRI souhaite d'heureuses fêtes de fin d'année.

*Le Président du Conseil de Fondation  
Dr. Gabriel Galice*

**POINT DE VUE SUR L'ACTUALITE****GOF : pourquoi des virus plus dangereux ?**

*Ebola ! Une si longue attente.*

Ebola inquiète. Il y a de quoi. Même si des progrès dans le contrôle de l'épidémie semblent se dessiner (début décembre 2014), le risque qu'elle reparte de plus belle reste réel. Le virus garde trop de mystères. Par exemple, **il faudrait savoir si le début de l'épidémie était un évènement unique ou si la source est endémique**. Il faudrait connaître l'histoire du virus, son hétérogénéité actuelle et évaluer comment il pourrait évoluer.

Ces questions et bien d'autres se posaient depuis la découverte du virus en 1976, mais l'épidémie actuelle est "game changer". En quelque mois, les tentatives thérapeutiques qui s'étaient précédemment soldées par de médiocres résultats ont été boostées en des traitements efficaces - en expérimentation animale au moins - et, en cette fin d'année, plusieurs vaccins sont en phase d'expérimentation humaine. On sent l'engagement de la société moderne face à une catastrophe. Bravo !

Pourtant, les signaux qui nous viennent des laboratoires, de la recherche et de l'industrie pointent majoritairement dans une autre direction ; Ebola rend le scientifique visible et promet des débouchés à l'économie ! **Il y a urgence, on s'active aujourd'hui, mais que de temps perdu**. La réponse à l'épidémie aurait pu être incomparablement plus rapide et plus efficace si l'étude du virus avait été moins négligée. Pierre Ollario de l'OMS déclare : « Nous avons tous notre part de responsabilité de ne pas avoir clarifié ces questions avant l'épidémie » (Nature 515, 178, 2014).

*GOF, gain-of-fonction-research-of-concern*

La pandémie de grippe aviaire qui a sévi dans les années 2005, a soulevé une inquiétude mondiale. Causée par le virus H5N1, elle fut létale pour les quelque 120 millions d'oiseaux infectés comme aussi pour la volaille tuée par mesure de protection. Heureusement, elle se transmettait peu aux humains et pas du tout entre humains. Néanmoins 600 personnes ont été infectées dont la moitié en sont mortes. On n'ose pas penser à ce qui aurait pu se passer si le virus était devenu infectieux comme une vulgaire grippe saisonnière tout en conservant sa pathogénicité. Certains y ont pensé et on cherché à apporter une réponse à cette interrogation. Ainsi, en 2012, deux groupes de chercheurs se préparaient à publier leurs résultats démontrant comment ils avaient pu transformer le virus pour le rendre efficacement transmissible chez le furet, un animal considéré comme un bon modèle pour l'épidémiologie humaine.

On appelle **GOF (Gain-of-fonction)** ce genre de recherche, et dans ce cas, il faut y ajoute le terme « **GOF-of-concern** » pour signifier qu'**elles ne sont pas sans risques**. On peut craindre en effet que l'organisme modifié échappe par accident ou qu'il soit délibérément utilisé à des fins néfastes, militaires ou terroristes. Bien sûr les recherches de 2012 étaient pratiquées par des chercheurs responsables dans des laboratoires de haute sécurité, mais une question ne peut être évitée : est-il une bonne idée de publier les protocoles de laboratoire qui ont permis d'obtenir ces virus « amplifiés » ? Les chercheurs directement impliqués répondent fermement par l'affirmative au nom de la liberté de recherche et de la nécessité de se préparer pour des risques futurs (voir § plus haut).

Tous ne l'entendaient pas de cette oreille, en particulier le bureau US de sécurité biologique ainsi que quelques organismes nationaux européens. De fortes pressions furent exercées

pour que le protocole expérimental ne soit pas divulgué. Finalement, les deux articles furent publiés intégralement dans les deux plus fameuses revues scientifiques (1, 2), non pas parce que l'on était tombé d'accord, mais parce que, au point où l'on en était, **il n'y avait plus de secret à cacher, tout avait déjà été largement divulgué.** Un moratoire sur ces recherches fut déclaré. Une année plus tard, il fut levé unilatéralement par les initiateurs de la recherche. La tension restait. Les administrations nationales s'énermaient. (Références et discussions : voir 3). Le débat n'était pas constructif.

Durant l'été 2014, le public fut informé qu'une série d'in vraisemblables négligences avaient eu lieu durant les mois précédents dans les emblématiques laboratoires fédéraux US de sécurité maximale (4). Par exemple, une série de flacons contenant le virus de la variole furent retrouvés dans un labo où il n'avaient pas lieu d'être et dans un réfrigérateur qui n'était pas particulièrement protégé. Or la variole est éradiquée depuis 1977 et seuls deux laboratoires de références, l'un aux USA, l'autre en Russie, conservent un stock du virus sous sécurité maximale. Face à ces dérapages inquiétants – et surprenants quand même - le grand chef de la sécurité biologique US fait fermer les labos concernés et stopper tout envoi d'agents pathogènes dangereux jusqu'à ce que la situation soit remise sous contrôle. Un groupe international de scientifiques influent se dressèrent pour appeler à l'arrêt des recherches GOF-of-concern (5), mais d'autres soutiennent le point de vue contraire (6).

Peut-être que les récents événements ont quand même un peu secoué les protagonistes ; il semble qu'actuellement la discussion GOF ait repris de manière un peu plus constructive. On en est là ! **La liberté de recherche que nous chérissons et qui est nécessaire à une recherche créative se trouve opposée à des risques globaux,** sans doute réels, mais tellement difficiles à identifier et à évaluer. Que faire ?

Quelques considérations peuvent aider à cerner le problème.

- Qu'il le veuille ou non, le chercheur n'est plus dans une tour d'ivoire. Qu'il travaille pour un but concret qui lui est assigné ou qu'il soit en position de concevoir et diriger lui-même sa recherche, il a des comptes à rendre.
- Ainsi, même s'il est raisonnable de penser que c'est le chercheur lui-même qui est le mieux à même de définir le but proximal de sa recherche et le moyen d'y arriver, sa liberté est limitée par ceux qui lui en donnent les moyens. On aimerait aussi que sa liberté soit fermement encadrée par une solide éthique professionnelle, par l'exigence de contribuer au bien public et par l'assurance de sécurité. Tous ces aspects généraux dépassent le cadre de l'individu et nul ne peut prétendre se les approprier personnellement.
- Il est intéressant de noter que l'éthique s'impose dans les laboratoires dès qu'il est question d'expérimentation humaine ou animale. Dans nos pays, aucun chercheur ne peut toucher une souris – et un homme à fortiori – sans avoir reçu l'aval d'une commission d'éthique. La situation est semblable en ce qui concerne la sécurité ; les règles sont strictes, le chercheur n'a guère de liberté pour les appliquer.
- Les recherches de type GOF se situent dans cette zone intermédiaire entre le domaine proximal laissé à la liberté du chercheur et le domaine global qui le dépasse. Les promoteurs de la recherche GOF défendent l'idée qu'elles font partie de la première catégorie. Les opposants le contestent.

Des pistes vers des solutions?

**Une chose est sûre, il n'y aura pas de solution simple et définitive.**

Il me semble toutefois que le système des commissions d'éthique offre, par analogie, quelques

éléments de solutions. En effet si, en Suisse comme dans la plupart des pays développés ce sont ces commissions qui donnent le feu vert à toute expérimentation animale ou avec des êtres humains, on peut penser qu'une commission de sécurité a au moins autant de raison d'être quand il s'agit des risques globaux qu'une recherche peut faire peser sur la société.

Le risque étant global, **c'est bien sûr au niveau mondial que les fondements doivent être édictés.** L'OMS semblerait être la bonne instance pour coordonner cet effort. Dans la situation actuelle, il se pourrait que quelques organes nationaux de sécurité biologique soient plus réactifs et prennent le leadership de l'opération. C'est apparemment ce qui est en train de se passer sous l'impulsion des USA. Souhaitons que l'Europe et la Suisse y jouent pleinement leur rôle. Parmi les tâches essentielles que cette démarche devra résoudre sera le statut des laboratoires de haute sécurité. Il y a actuellement plus de 30 laboratoires P4 de sécurité maximale dans le monde et des centaines au niveau P3. N'importe quel État, firme ou organisation peut avoir le sien pour y faire n'importe quoi. Sans contrôle très sérieux, ils vont continuer à faire des bêtises jusqu'à ce que l'une devienne une catastrophe.

**La recherche étant finalement locale, c'est aussi localement que devront fonctionner les commissions de sécurité.** La plupart des chercheurs sont d'avis que, globalement, tous les développements qui ont eu lieu autour de l'éthique de la recherche en général et des commissions d'éthique en particulier sont globalement utiles. Il devrait en être de même avec la mise en place d'une éthique de la sécurité globale.

**Un danger guette** pourtant : la bureaucratie. L'expérience montre que le dérapage pourrait être néfaste. Par exemple, dans les années 90, le directeur du NIH a imposé la réflexion éthique dans ses laboratoires. Les échos reçus de mes collègues étaient alors positifs. Depuis, il est dit que ce sont maintenant 125 éthiciens en mal d'activité qui sévissent dans cette institution à la grande fâcherie

des chercheurs transformés en bureaucrates. J'ai moi-même expérimenté les désagréments d'interventions inappropriées quant aux souris du laboratoire et le prix Ig Nobel attribué au Comité fédéral d'éthique dans le domaine non humain est largement mérité. Il faudra éviter cet écueil.

Pas facile ! Il faudra être intelligent, mais l'intelligence est d'abord connaissance, et la connaissance est recherche. Va-t-on tourner en rond

Il faudra être sage.

- 1) Herfst, S., et al. (2012). "Aerosol transmission of avian influenza A/H5N1 virus." *Science* 336: 1534 – 1541
- 2) Imai, M., et al. (2012). "Experimental adaptation of an influenza H5HA confers respiratory droplet transmission to a reassortant H5HA/H1N1 virus in ferrets." *Nature* 486: 420 – 428
- 3) Simon Wain-Hodson (2013). « H5N1 viral-engineering dangers will not go away ». *Nature* 495 : 411
- 4) Cohen, J. (2014) « Alarm over biosafety blunders ». *Science* 345, 247-8.
- 5) <http://www.cambridgeworkinggroup.org>, (14.07.2014)
- 6) <http://news.sciencemag.org/biology/2014/10/researchers-rail-against-moratorium-risky-virus-experiments>, (14.7.2014)

*Jacques Dubochet*  
14.12.2014

## POINT DE VUE SUR L'ACTUALITE

### COLLOQUE A SAINT-PETERSBOURG

17 ET 18 NOVEMBRE 2014

Le colloque, organisé conjointement par **l'Association pour la création et le développement d'un institut culturel genevois à Saint-Petersbourg** d'une part, le **GIPRI** d'autre part, a réuni les personnalités suivantes, dans les locaux de **l'Université européenne à Saint-Petersbourg** :

Du côté russe (dans l'ordre d'intervention):

**Oleg Kharkhordin**, recteur de l'Université européenne à Saint-Petersbourg.

**Ludmila Fomitchova**, cheffe de l'Union des journalistes de Saint-Petersbourg.

**Yakov Gordine**, historien, rédacteur en chef de la revue "Zvezda".

**Boris Kolonitski**, premier pro-recteur de l'Université européenne à Saint-Petersbourg, chercheur en chef de l'Institut d'histoire de l'Académie des Sciences.

**Yuri Kuzmin**, professeur de l'Université d'Etat de Saint-Petersbourg.

**Konstantin Golubev**, docteur de la faculté des relations internationales de l'Université d'Etat de Saint-Petersbourg.

Du côté suisse (dans l'ordre d'intervention) :

**Gabriel Galice**, président du conseil de fondation du GIPRI.

**Georges Nivat**, professeur honoraire de l'Université de Genève.

**Guy Mettan**, président du club suisse de la presse.

**Eric Hoesli**, professeur à l'EPFL et à l'Université de Genève.

**Jacques Sapir**, économiste (une urgence de dernière minute a fait annuler sa participation qui sera remplacée par une communication dans les Actes du colloque).

Afin de marquer les **200 ans de relations**

**diplomatiques entre la Russie et la Suisse** ainsi que la présidence de M. Burkhalter à l'OSCE, l'idée de ce colloque était d'associer des personnalités académiques et médiatiques russes et suisses afin de revivifier un dialogue que l'actualité ne savait plus entendre.

Une réflexion commune devait tenter de confronter les opinions respectives des intervenants sur les images, clichés et stéréotypes véhiculés par la littérature d'abord, les médias ensuite à propos de nos pays réciproques – thème qui a été largement repris et analysé par les journalistes des deux côtés.

De même, l'image qui nous a été renvoyée de la Suisse à travers les grands auteurs russes qui ont séjourné dans notre pays - Soljenitsyne ayant été le dernier en date - reflètent des appréciations superficielles relatives à la richesse matérielle du pays, aucun d'entre eux n'ayant, semble-t-il, perçu la pauvreté qui a été la composante de l'histoire sociale des cantons et cause de l'émigration non négligeable d'une partie de sa population au cours des siècles.

L'analyse qui a été reprise sous les angles différents par chacun des participants a été de **savoir comment casser ces images qui emprisonnent afin de rétablir des relations saines et constructives**. Les interrogations à propos de la recherche d'une identité russe actuelle ont-elles aussi été abordées, de façon magistrale, avec l'image forte d'un noyau autour duquel gravitent les particules du passé tsariste et soviétique éclaté.

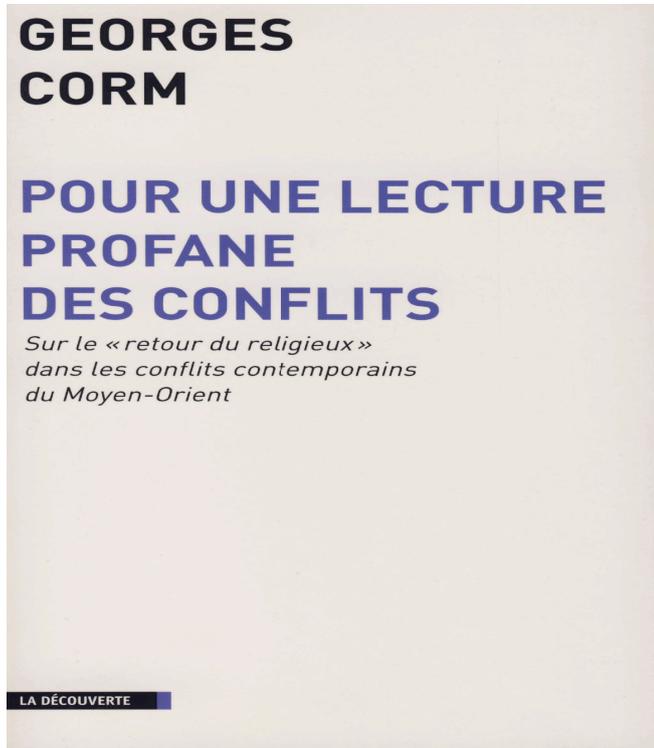
Ce qui ressort en définitive de ces deux journées de colloque a été une totale liberté d'expression dans les échanges et la vive satisfaction de nos hôtes à nous recevoir, chez eux, en Russie. Et l'invitation explicite à revenir très vite afin de poursuivre ce dialogue.

*Manuella Palluat-Natural*  
Décembre 2014



Colloque de St Petersburg

## NOTES DE LECTURES



**Georges CORM**  
**Pour une lecture profane des conflits**  
 Paris : Ed. La Découverte, 2012

**Georges Corm**, économiste, historien, enseignant universitaire et ancien ministre du Liban, est l'un des analystes les plus originaux, rigoureux et incisifs des conflits du Proche et du Moyen Orient. Il est l'auteur de nombreux ouvrages et publications consacrés à l'histoire et au développement contemporain du monde arabe, à ses rapports avec l'Europe et l'Occident. Parmi ses publications les plus récentes, on peut citer « *Le Proche-Orient éclaté* », 2 tomes dont la 7<sup>ème</sup> édition a paru en 2012 ; *Le Nouveau Gouvernement du Monde* (2010) ; *Histoire du Moyen-Orient* (2007) ; *La Question religieuse au XXIème siècle* (2006) ; *Orient-Occident, la fracture imaginaire* (2002).

L'ouvrage brièvement présenté ici a pour titre « *Pour une lecture profane des conflits – Sur le « retour du religieux » dans les conflits contemporains du Moyen-Orient* ».

Le livre est subdivisé en trois parties, comprenant au total 10 chapitres et une conclusion. Les textes trouvent leur source dans les exposés, articles et études réalisés par l'auteur au cours de ces dernières années, après actualisation et éventuel remaniement.

On remarquera que le premier chapitre, « Introduction à « l'approche profane » dans l'analyse des conflits », est celui de la conférence inaugurale que G. Corm a présentée au Cours d'été 2007 du GIPRI.

Recourant à plusieurs angles d'analyse, la perspective globale de G. Corm met en évidence quelques thèmes essentiels.

En premier lieu, l'auteur dénonce avec force la mode actuelle d'interprétation des conflits internationaux, dans le Moyen-Orient en particulier, qui recourt de plus en plus souvent à des grilles de lecture binaires et excessivement sommaires où les parties sont divisées en deux camps, les « bons » et les « méchants ». Le « choc des civilisations » de S. Huntington a conduit à remplacer, dès la chute de l'URSS, l'antagonisme

communisme/monde libre par le non moins simpliste concept d'une confrontation de civilisations expliquées par les différences de valeurs religieuses, morales et culturelles. Comme le remarque Corm, on trouve là une résurgence d'anciennes dichotomies racistes de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle opposant le monde aryen, civilisé et cultivé, à l'univers sémite, violent et anarchique.

A la fracture de naguère entre Est et Ouest, s'est substituée une prétendue ligne de rupture méditerranéenne avec une partie chrétienne dans la zone européenne et atlantique, et d'un autre côté une Méditerranée musulmane se prolongeant dans le sous-continent asiatique. Ainsi, la source de tous les conflits dans cette partie du monde trouverait son origine dans une « guerre des civilisations » et un retour du religieux, rejetant dans l'obscurité les enjeux profanes de puissance politique, économique et militaire, et le rôle des facteurs historiques, géographiques et démographiques dans les sources de tensions entre Etats.

L'ouvrage de G. Corm est donc un vigoureux plaidoyer en faveur d'une analyse pluricausale et profane des crises et des conflits.

Des structures politiques laïques s'étaient installées dans de nombreux pays dans le courant du XX<sup>ème</sup> siècle. Ces succès furent éphémères, et G. Corm identifie cinq événements qui contribuèrent à les faire disparaître : le succès du wahhabisme saoudien en Islam ; la sécession des musulmans de l'Inde et la création du Pakistan ; le sionisme et la création de l'Etat d'Israël ; la révolution religieuse iranienne. Ces événements ont permis et facilitent une instrumentalisation des religions pour subdiviser les pays concernés, selon les intérêts des puissances impériales, en pays amis d'une part, ou « axe du mal » d'autre part.

G. Corm en appelle donc à la fin de l'usage instrumentalisé des religions et au recours de concepts culturels ou essentialistes pour camoufler les véritables motivations des puissances impériales. « Les Etats qui se

saisissent du religieux le mettent au service de leur politique de puissance, d'influence et d'expansion. Ils justifient ainsi la non-application des grands principes des droits humains définis par les Nations Unies, l'Occident entérinant l'occupation continue des territoires palestiniens depuis 1967, et certaines puissances musulmanes acceptant les flagellations, lapidation, mains coupées aux voleurs. (...) Faire cesser cette instrumentalisation et les analyses simplistes qui visent à dissimuler la réalité profane des conflits constitue un impératif urgent, notamment au Proche-Orient, si l'on veut parvenir à apaiser cette région tourmentée ». (G. Corm, le Monde Diplomatique, février 2013)

*Jacques Diezi*  
Décembre 2014

Les opinions exprimées dans cette lettre n'engagent que leurs auteurs.

**INSTITUT INTERNATIONAL DE  
RECHERCHES POUR LA PAIX  
A GENEVE (GIPRI)**

*Présidente du comité d'honneur* : J. Berenstein-Wavre  
*Bureau de la Fondation* : G. Galice (Président), G. Antille (Trésorier), M. Guéniat (Secrétaire), J. Deschamps, J. Dubochet

**Rue de la Paix, 7 Bis**  
**1202 Genève Suisse**  
**022 907 36 61**

**Site internet : [www.gipri.ch](http://www.gipri.ch)**